Document generated on 10/11/2024 10:19 p.m.

Séquences
La revue de cinéma

Mathieu Li-Goyette (1ère partie)

« Quand j'ai débuté, j'avais peur d'être un critique qui ne soit pas à armes égales avec le film que j'allais voir… »

Sami Gnaba

Number 290, May–June 2014

URI: https://id.erudit.org/iderudit/71794ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Gnaba, S. (2014). Mathieu Li-Goyette (1ère partie) : « Quand j'ai débuté, j'avais peur d'être un critique qui ne soit pas à armes égales avec le film que j'allais voir… ». *Séquences*, (290), 16–17.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2014

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Mathieu Li-Goyette (1ère partie)

« Quand j'ai débuté, j'avais peur d'être un critique qui ne soit pas à armes égales avec le film que j'allais voir... »

Avec comme seul désir de parler sur (et autour de) la critique, nous avons invité des confrères (actifs tant sur papier que sur le Web ou encore à la radio) à participer à une sorte de dialogue sur cette profession de l'ombre. Ainsi, pour continuer cet état des lieux –forcément subjectif à chacun de la critique, nous avons rencontré Mathieu Li-Goyette, rédacteur en chef de la revue de cinéma en ligne Panorama-cinéma.

Propos recueillis par **Sami Gnaba**

Tout d'abord, comment en es-tu venu à la critique ?
Pour faire une histoire courte, je suis rentré au Cégep de Saint-Laurent, au programme de cinéma, sans trop savoir ce que je faisais là. À la deuxième session, j'ai eu un coup de cœur pour le film noir. Mes professeurs étaient de vrais passionnés et m'ont beaucoup inspiré. Mais le vrai déclic s'est passé quand je me suis impliqué à titre de bénévole au club vidéo du cégep. À ce stade-là, j'avais très peu de culture cinématographique; je n'écoutais pas les films en noir et blanc, je les trouvais vieux. Et je préférais écouter les films doublés qu'en leur langue originale avec sous-titres… Peu à peu, j'ai commencé à voir des films de toutes sortes et à rencontrer plein de gens qui avaient l'envie de créer, de partager leur passion. Et ça m'a vraiment contaminé. Un peu après, j'ai fondé un journal étudiant de cinéma. C'est là que je me suis rendu compte que j'aimais réellement écrire sur le cinéma. Je m'essayais aux critiques et je retranscrivais des bouts des histoires du cinéma de Jean Mitry et de Georges Sadoul pour encadrer les films en vedette de la semaine et ceux qu'on diffusait au Ciné-club que j'avais cofondé la même année avec une camarade de classe. À cette même période on parle de 2007-2008, j'ai rencontré Louis Filiatrault qui, lui, écrivait à l'époque pour un site internet fondé par des étudiants de cinéma qui s'appelait *Panorama-cinéma*. Il m'a donc invité à rejoindre la communauté du forum du site, où je me suis mis à partager mes opinions et à rencontrer des gens avec qui je travaille aujourd'hui... À un certain moment, j'ai envoyé un texte qui a été refusé (rires).

photo : Mathieu Li-Goyette aux côtés de Marcel Ophüls [© Cécile Lopes]

Tu te rappelles sur quel film tu avais écrit ?
The Killer de John Woo. Après l'avoir envoyé, je n'ai pas eu de nouvelles. Je me suis réessayé quelques mois plus tard en envoyant à Jean-François Vandeuren un texte sur ***The Last Temptation of Christ***. Un mois après, j'étais accepté parmi l'équipe de *Panorama-cinéma*. À partir de là, j'ai commencé à m'intéresser plus spécifiquement à la critique. J'ai pu trouver dans *Panorama* un espace de création et d'écriture dans lequel j'ai appris à me connaître beaucoup en écrivant.

Au début, nous n'étions pas accrédités, ni invités aux projections de presse. Puis avec le temps, on a commencé à acquérir une certaine crédibilité dans le milieu… Ce qui est particulier aussi, c'est qu'on a tous grandi et appris à écrire entre nous. On était tous jeunes; on cheminait dans notre vingtaine pour la plupart –j'avais 18 ans quand j'y suis entré. On n'avait pas de mentor, donc on a tous appris par nous-mêmes en collaborant, en se relisant entre nous autres… À ce niveau, j'ai été particulièrement formé par les relectures de Filiatrault et de Fontaine Rousseau. Ils m'ont beaucoup appris.

« Se dire constamment qu'il faut avoir tout vu, c'est vraiment rentrer dans une logique *auteuriste* qui, selon moi, fait très mal à la critique au final. Et on ne peut pas s'attendre non plus à ce que le public ait tout vu. »

Quel a été selon toi le moment déterminant dans l'histoire de* Panorama-cinéma *? Celui où le grand déclic s'est fait pour vous ?
Je dirais autour de 2009-2010. En l'espace d'une année, tout s'est passé graduellement, mais en même temps très vite. Il y a eu le Festival Fantasia où on était accrédités pour la seconde année consécutive ! On était très heureux de ça ! Notre couverture a attiré l'attention du festival avec qui on est entré en contact par la suite. Au sein de l'organisation, on a rencontré Jasmine Pisapia qui était adjointe aux communications et qui nous a ensuite rejoints dans l'équipe. Là, il s'est opéré un *shift*. Tout à coup, on avait une directrice de communications, une page Facebook… Avec les critiques qui étaient là à l'époque – il y avait aussi Alex Fontaine, Louis Filiatrault, Laurence H. Collin, puis Clara Ortiz Marier, Maxime Monast, Sophie Pomella, Élodie François –, on voulait absolument élaborer une revue qui ait de l'avenir.

Cette période-là a donc transformé un projet entre chums en véritable projet culturel avec de l'ambition et les moyens de l'assumer, même si les moyens, on travaille toujours à les avoir. J'ai commencé à regarder ce qui se faisait autour. Je trouvais dommage par exemple qu'on fasse uniquement des critiques et des dossiers; il nous fallait plus insister sur des éditoriaux, des entrevues, des prises de position claires. Il y avait une place à prendre dans le milieu au niveau de la critique de cinéma en ligne… Je te raconte tout ça, mais je ne veux absolument pas me donner tout le crédit, au contraire. C'étaient des idées qui étaient déjà là, mises sur la table par nous tous. C'était vraiment *notre* projet de groupe. La famille de Jean-François par exemple a très généreusement investi de l'argent dans le projet. Ils y ont cru et ont agi comme des mécènes. On a eu cette chance qui est absolument phénoménale. Sans Jean-François et ce support, jamais le projet n'aurait pu espérer prendre son envol et je crois que nous lui en sommes tous extrêmement redevables.

Est-ce que ta vision de la critique et de son milieu s'est modifiée une fois que tu as commencé à la pratiquer ?
C'est sûr que j'avais un idéal qui s'est altéré avec le temps. Au début, j'avais une idée vraiment romantique de la critique : le gars qui se lève le matin, va voir un film puis s'assoit dans un café, parcourant son calepin avant d'écrire un beau texte et décider de ce qui est moral ou non dans les images, à la manière des *Cahiers*. Il y a un peu de ça, c'est sûr…

Je te dirais que, quand j'ai débuté, j'avais peur d'être un critique qui ne soit pas à armes égales avec le film que j'allais voir, incapable de me mettre à son niveau pour en parler. J'avais très peur de la page blanche quand je me confrontais à l'œuvre d'un cinéaste ou à une cinématographie m'étant inconnus. Je craignais de ne pouvoir rien dire dessus. C'est là pour moi qu'on tombe dans nos premières erreurs en tant que critique, en se convainquant qu'on doit tout voir d'un cinéaste avant de pouvoir parler de lui. Il y avait beaucoup de cette peur donc et je crois qu'il faut passer par-dessus parce qu'un film existe aussi comme une entité fermée. Se dire constamment qu'il faut avoir tout vu, c'est vraiment rentrer dans une logique *auteuriste* qui, selon moi, fait très mal à la critique au final. Et on ne peut pas s'attendre non plus à ce que le public ait tout vu.

Maintenant, plus le temps passe, plus ce qui m'énerve c'est quand le critique ne se pose plus à armes égales avec le film. C'est-à-dire quand le critique se met constamment au-dessus du film, se plaisant à le dédaigner pour le simple plaisir de mettre de l'avant sa prose et sa qualité de critique (et d'intellectuel) en crachant à la gueule de ceux qui ont fait le film. Parce que même quand on songe aux films commerciaux les plus merdiques, ils sont réalisés avec l'idée, noble, de vouloir divertir. Je pense que les réseaux sociaux, la culture de l'Internet, participent beaucoup à ça. De par l'anonymat qu'ils permettent, c'est devenu à la portée de tous de *basher* un film et de rentrer dans sa tanière. C'est trop facile.

J'ai aussi peur de l'effet inverse qui est provoqué par la même inadéquation entre le critique et l'objet critiqué, c'est-à-dire lorsqu'on regarde une œuvre a priori médiocre et que nous, parce que nous écrivons et intellectualisons sans cesse, nous l'élevons là où elle n'a pas lieu d'être. Il y a un courant qui prend de plus en plus d'ampleur aux États-Unis, baptisé le *vulgar autheurism*, qui donne parfois de très beaux textes, mais dont je ne peux que me méfier. [Suite au prochain numéro.]